

Des Noms et des Hommes

NIKOS KALAMPALIKIS¹

¹Laboratoire GRePS (EA 4163), Université Lyon 2 - Institut des sciences de l'homme, France

A game, a language, a rule, is an institution

L. Wittgenstein

ABSTRACT

Cet article en hommage à Jean-Claude Abric nous offre l'occasion de développer deux ordres d'idées. La première, en rapport avec l'histoire de la psychologie sociale, illustre l'absence de cet auteur, pourtant capital, dans les chapitres d'histoire des manuels de la discipline en langue française. La seconde, s'inspirant des écrits sur la situation de jeu, soutient que l'une des qualités premières de l'homme ordinaire à capacité représentationnelle, rarement interrogée dans nos réflexions en psychologie sociale, est celle d'être anonyme.

Mots clés: histoire de la psychologie sociale, noms, représentations sociales, sens commun, anonymat.

Mon propos pour cette occasion solennelle et chargée de souvenirs de vie, d'échanges et d'idées se structure autour de la déclinaison de la variation d'une idée principale, celle des noms. Je

compte l'aborder de deux manières, en hommage à un homme, un auteur et donc un nom, la première sous l'angle historique et la seconde sous un angle épistémologique.

J'ai eu le privilège, comme d'autres, de côtoyer Jean-Claude Abric dans le cadre de vie et de travail de notre communauté ces quinze dernières années, de manière plus au moins épisodique. Je crois avoir été son ultime tutorat d'habilitation à diriger des recherches à Aix en 2009 et je garderai pour toujours le souvenir d'un échange intellectuel savoureux réalisé dans la confiance et la complicité, deux ingrédients absolument nécessaires pour accomplir cette étape académique et intellectuelle cruciale, certainement deux qualités rares qu'il savait distiller et partager mieux que d'autres. Une partie de nos échanges à propos de ce travail a été consacrée à une idée qui lui tenait particulièrement à cœur, celle de l'histoire des idées de la discipline.

UNE RENOMMÉE SANS HISTOIRE

J'ai eu l'occasion de travailler, avec Jean-Pierre Pétard et Sylvain Delouée, sur les narrations de l'histoire de la psychologie sociale (Delouée, Kalampalikis, & Pétard, 2011 ; Pétard, Kalampalikis, & Delouée, 2001 – pour une récente réplique de nos travaux dans les manuels anglais, *cf.* Billig, 2015). Ces narrations sont issues d'un corpus tout à fait particulier, celui des chapitres d'histoire de psychologie sociale, de l'après-guerre jusqu'à la fin des années 2000, dans les manuels en langue française. Notre intérêt premier dans le cadre de cette recherche est précisément de mettre en lumière la manière dont l'histoire d'une discipline s'écrit, se raconte et se diffuse. Les formes rhétoriques employées, les auteurs, les courants d'idées et les ouvrages cités, la présence ou non d'une mise en perspective épistémologique et historique à partir des travaux en histoire des sciences, voici quelques-unes parmi les nombreuses questions que nous nous posons et qu'ensuite nous posons à notre matériel.

Ainsi, nous avons eu l'occasion de mettre en évidence dans nos publications différents types de résultats, à l'intérieur de ce genre littéraire si particulier, qui dévoilent, de manière transversale, des pratiques d'écriture collectives d'une narration disciplinaire à vocation historique. L'une des figures de prédilection de ces chapitres d'histoire de la psychologie sociale n'est autre que les auteurs et plus précisément les noms d'auteurs. À ce titre, nous avons, à l'aide de méthodologies d'analyse informatique textuelle, réussi à isoler tous les noms d'auteurs cités à

l'intérieur de ces chapitres. Cela donne une collection d'environ 700 noms d'auteurs que nous avons classé par phase chronologique. Par chronologie nous entendons la datation de l'œuvre de l'auteur cité ou, à défaut, la période de sa biographie intellectuelle. On a construit un indice de typicalité des noms d'auteurs cités en termes de distribution dans les chapitres analysés (min. 25%). De même, nous avons mis en évidence les dix auteurs les plus cités (au sein desquels, rappelons-le, un seul psychologue social y figurait, Serge Moscovici).

Si un résultat se définit autant par le seuil de significativité de la présence que par la signification de l'absence, en voici une de taille. Sur les 702 noms d'auteurs du corpus analysé, il n'y a strictement aucune référence, aucune mention nominative à Jean-Claude Abric. Autrement dit, son nom n'est pas associé, jusqu'à présent, à l'histoire récente de la psychologie sociale telle que présentée dans les manuels de surcroît en langue française. Le contraste est davantage saisissant lorsqu'on songe à l'usage quasi automatique et souvent redondant qui est fait de son nom dans certaines publications sur les représentations sociales, notamment à tendance structurale. Nous avons poussé plus loin l'exercice en intégrant cette fois-ci, dans un corpus plus étendu sur lequel nous travaillons actuellement, la première décennie des années 2000. Même résultat.

Que peut-on déduire de cette absence ? Pour un auteur si influent, publiant depuis 1967, ceci a de quoi surprendre et intriguer. Toutefois, si on y réfléchit, est-ce qu'on connaît des écrits retraçant la trajectoire complète et l'apport pluriel de la pensée de Jean-Claude ? Ce numéro thématique est sans doute un premier apport en ce sens.

Avant d'esquisser des débuts de réponse, revenons sur ce corpus. Corrélativement aux noms, on l'a questionné sur une autre propriété de la production scientifique, l'espace. Nous sommes partis de l'idée de l'investigation cartographique de la discipline à travers ses propres récits d'histoire institués (Kalampalikis, Delouée, & Pétard, 2006). Une idée qui était nourrie d'une hypothèse, à savoir qu'à la différence des découvertes dans les sciences de la nature, nous rencontrons plus de difficultés à situer spatialement la naissance ou les événements notables des sciences sociales, telles la sociologie, l'anthropologie, l'histoire ou la psychologie. À une différence près, celle des écoles de pensée, marquant non pas seulement un courant d'idées, mais aussi un lieu où ces idées et ces auteurs se sont réunis, ont travaillé, réfléchi, publié. On peut aisément penser à l'École de Francfort, au Cercle de Vienne, à l'École de Prague, aux Conférences Macy, ou encore à la fameuse École de Chicago. Ouvrons ici une brève parenthèse,

car cette différence caractéristique des écoles de pensée en sciences sociales prend une saveur toute particulière lorsqu'on la projette dans notre propre discipline et plus spécifiquement dans notre propre communauté des représentations sociales. Pensons aux vocables utilisés pour désigner, chez certains, les orientations, les évolutions, les approches, les modèles, chez d'autres des écoles et plus prosaïquement des villes (Aix, Paris, Genève) ou même des lacs...

Les résultats de cette investigation sur les chapitres d'histoire étaient accablants. Plus de la moitié des auteurs des chapitres n'ont pas senti le besoin de se référer à des villes, presque autant n'ont pas considéré utile de parler des institutions. Lorsque des indices spatiaux étaient mentionnés, c'était davantage au titre de l'étiquetage que de l'investigation des raisons qui peuvent faire en sorte à ce qu'un courant de pensée se développe dans tel ou tel lieu ou institution.

Ce qui compte prioritairement, aux yeux des auteurs de nos chapitres, ce sont les noms des personnes. On y revient. L'histoire de la psychologie sociale est, pour l'essentiel, une histoire d'auteurs, que l'on considère leur abondance, mais surtout leur usage. Des créatures éthérées très souvent déconnectées de leurs lieux de production, de leurs équipes, des conditions sociopolitiques, économiques et historiques dans lesquelles ces auteurs œuvrent, publient, théorisent le psychologique et le social. Le langage employé pour concevoir, raconter, faire connaître et apprendre l'histoire de la psychologie sociale a donc un style particulier : c'est un langage nominatif. Le passé de la discipline est sollicité comme une chronologie apologétique à vocation commémorative, c'est-à-dire, essentiellement, comme une liste de dates et de noms. Ces deux éléments conjoints forment un genre bien spécifique d'écriture, à visée didactique restreinte, qu'on appelle, communément, des fiches. Ces fiches de lecture correspondent à un apprentissage mnémotechnique, donc éphémère, caractérisé par l'absence flagrante de référence, pourtant naturelle, aux travaux d'épistémologie ou d'histoire des sciences. En deux mots, le langage nominatif prime sur le langage informatif, ce qui nous avait amenés à conclure que les lieux d'histoire de la psychologie sociale sont ses propres noms.

Nous revoici dans la conclusion précédente concernant Jean-Claude Abric ; si son nom n'est, pour l'instant, guère présent dans les chapitres d'histoire de la discipline et si le courant d'idées qu'il a su et pu incarner, avec d'autres à Aix, est amené à jouer un rôle d'étiquetage, il me semble qu'il reste beaucoup à faire à l'intérieur et à l'extérieur des manuels pour donner une perspective historique, institutionnelle et collective à la portée de son apport. Les enjeux de cette

démarche concernant donc tant l'enseignement de l'histoire que du présent de la psychologie sociale et singulièrement ceux de l'approche des représentations sociales (Kalampalikis, 2013).

LE JOUEUR ANONYME

J'ai mentionné l'une, sans doute la première, publication de Jean-Claude dans la revue *Psychologie française* en 1967, portant sur le rôle de l'image du partenaire sur la coopération en situation de jeu, avec comme co-auteurs Claude Faucheux, Serge Moscovici et Michel Plon. Il était question dans ce papier de maximiser l'efficacité d'un acteur dans une interaction conflictuelle interindividuelle à faible taux d'information et à taux élevé de représentation d'autrui. Basés sur un design expérimental semblable à celui du dilemme du prisonnier, les auteurs ont démontré l'impossibilité de se représenter autrui lorsque ce dernier est déshumanisé, en l'occurrence remplacé par une machine, ce qui entraîne l'institution d'une très faible coopération. Ils ont ainsi mis l'accent sur l'importance de la situation, bien au-delà du simple aspect informationnel ou d'une approche limitée au calcul du gain. Il serait tentant de filer la métaphore de la situation déshumanisée et de l'imposition technocratique des gains économiques d'un de nos partenaires principaux dans notre activité de recherche individuelle et collective, celui de l'institution universitaire, mais le débat serait sans doute trop long ici d'autant plus qu'il supporterait des comparaisons internationales.

Ce que je souhaite développer brièvement comme réflexion concerne précisément cet autrui. Une idée forte de cette étude porte précisément sur la nature humaine de cet autrui impliqué dans une interaction. Les auteurs laissent entendre que l'issue de l'interaction conflictuelle exige une coopération elle-même soutenue par un jeu de variables psychologiques et situationnelles. On n'est guère loin de l'une des inspirations de Jean-Claude, l'interactionnisme symbolique, référence qui semble cohérente avec sa propre formation, en parallèle de sa thèse, au psychodrame morénien et à la dynamique de groupe.

Lorsqu'il revisite cette expérience une trentaine d'années plus tard à l'occasion d'un savoureux chapitre rédigé en l'honneur de Moscovici (Abric, 2001), une inflexion considérable se produit: la situation expérimentale devient réelle, elle est celle d'un groupe social, le laboratoire est remplacé par un autre dispositif spatial, la salle, et le jeu n'est guère une matrice

du dilemme du prisonnier, mais un jeu de cartes qu'il affectionnait, le poker. Les réflexions développées concernent des joueurs professionnels, mais une ouverture est faite par l'auteur vers d'autres groupes sociaux, les groupes d'amis. Dans ce dernier cas, je le cite, « la norme de la situation est la distraction, la détente, le jeu interactif et non pas le calcul stratégique et rationnel » (Abric, 2001, p. 300). Au-delà des aspects autobiographiques de ce chapitre, l'une des différences entre les deux groupes de joueurs, professionnels et amis, concerne précisément les liens de connaissance des membres les uns par rapport aux autres. On peut aisément imaginer le groupe d'amis s'appeler par leurs prénoms, inscrire leur activité de jeu dans d'autres sphères de la vie sociale, se connaître. En revanche pour le groupe de professionnels la connaissance des noms et prénoms n'est guère une condition sine qua non pour participer à une même partie de jeu. Quelqu'un pourrait même soutenir qu'il vaut mieux ne pas connaître les autres joueurs pour maximiser ses chances de déployer un jeu neutre, en dehors de tout biais d'affinité et de complicité de sentiments. Dans ce cas précis, l'anonymat préserve, devient même un atout susceptible de maximiser la gamme de la performance des rôles sociaux projetés ou revendiqués. L'anonymat forge une protection, celle de l'homme ordinaire, véritable caméléon sur l'échiquier de la vie sociale, sur celui de la connaissance sociale incarnée par un masque par excellence, un masque commun de l'esprit, celui du sens commun.

Si on y réfléchit bien, nous trouvons là, c'est en tout cas mon argument ici, l'une des figures les plus fréquentes d'exemplification de la psychologie sociale, dès ces débuts (e.g., Lewin, Heider), est celle de « l'homme de la rue » (*ordinary person, man of the street*). Un acteur social « typique », comme nous tous, un homme du quotidien vivant dans une société ordinaire. Cette entité a servi d'unité de mesure à de nombreuses conceptualisations cherchant à rendre intelligibles différentes facettes de notre vie, pensée et action en société. Il incarne en lui seul le prototype d'un *socius*, un être vivant en interaction avec d'autres semblables, communiquant grâce à l'usage d'un langage ordinaire, réalisant des actions plus au moins en accord avec ses intentions, partageant avec d'autres proches des représentations communes. Cette personne participe à la vie quotidienne dont la phénoménologie est pour lui une réalité. En ce sens, notre homme ordinaire est une parfaite exemplification de l'expression husserlienne de « common-sense world » (Smith, 1995).

Son langage ordinaire est « différent » de celui d'un scientifique, tandis que sa pensée est caractérisée par l'usage naturel d'une forme de connaissance héritée de sa culture de vie, le sens

commun. Il s'agit d'une connaissance « vague », selon les termes de W. James, utilisé selon des critères ou des horizons de pertinence, de normes et de situations. Loin d'être une connaissance accessoire, elle constitue le sixième sens de l'homme, selon Arendt (1958 - « the sixth and highest sense »), qui garantit sa capacité à penser de manière représentationnelle, à se représenter autrui.

Sans doute l'une des qualités premières de cet homme ordinaire à capacité représentationnelle, rarement interrogée dans nos réflexions en psychologie sociale, est celle d'être *anonyme*. Sa nature prototypique lui sert de passe-partout, il est à la fois « Monsieur Tout le Monde » (*anyone*) et personne en particulier (*none*). Les habits de l'anonymat lui permettent d'apparaître comme l'une des nombreuses personnes que nous croisons quotidiennement dans la rue sans aucune chance de les revoir ou de les re-connaître. Son anonymat est le passeport de son invisibilité, la garantie de son authenticité, la valeur de la connaissance du sens commun qu'il utilise. Rappelons à ce propos que « le sens commun se définit comme un type de connaissance anonyme, contrairement à la science ou la philosophie. Ce sont des catégories très importantes de notre culture, car ce qui a un nom est considéré comme durable, mémorable, précieux, tandis que ce qui en est dépourvu relève de l'éphémère, du transitoire, du périssable. Il ne fait aucun doute que la passion pour le nom est l'une des plus fortes de toutes » (Moscovici, 2013, p. 254).

Cette entité anonyme, nous la retrouvons dans les expériences psychosociales, mais aussi dans les enquêtes, qu'elles soient qualitatives ou quantitatives. Certes, les règles éthiques de nos sciences nous imposent - à juste titre - la protection des données et de l'identité des personnes interrogées. Nous les remplaçons souvent dans nos publications par des pseudonymes ou des codes. Nous créons ainsi un langage commun codifié et anonyme à fort potentiel de généralisation. On pourrait sans doute prétendre que nous ramenons la parole collectée au statut d'anonymat qu'elle avait initialement. Nous interrogeons des échantillons stratifiés, des groupes pertinents du point de vue sociodémographique vis-à-vis de nos objets d'étude. Nous décodons leurs faits et gestes, plus souvent à vrai dire leurs réponses, afin de bâtir nos théories et nos conclusions. Sauf que ces dernières ont un nom (e.g., la théorie de « quelque chose », d'un auteur, d'un lieu); elles deviennent le reflet descriptif et explicatif d'un monde peuplé d'êtres et de groupes anonymes. Notre langage scientifique est un puissant instrument qui tire sa légitimité de sa capacité à nommer précisément les phénomènes anonymes qu'il analyse.

Sans doute l'une des aspirations de la théorie des représentations sociales est de mettre en évidence la logique plurielle sous-jacente aux actions, pensées et faits anonymes : « à son modeste niveau, la théorie des représentations sociales englobe une vision de la communication et de la pensée au jour le jour dans le monde contemporain, et une analyse des faits anonymes qui leur correspondent » (Moscovici, 2013, p. 121). En un sens, cette aspiration incite à saisir le cœur du social, lorsqu'on considère ce dernier, « pas simplement un objet, mais, avant tout, ma situation vécue dans un présent vivant, par l'intermédiaire duquel l'ensemble du passé historique m'est rendu accessible » (Schütz, 2007).

La nature anonyme du sens commun est une facette spécifique à cette forme de connaissance. On pourrait même soutenir que c'est précisément son propre nom. Il nous semble en tout cas que cette qualité du sens commun peut interroger la connaissance scientifique, mais aussi questionner la manière dont on considère sa place et sa production dans nos recherches sur les représentations sociales. Après tout, pour citer Jean-Claude (2001) à propos des joueurs de poker, « la connaissance de ces mécanismes représentationnels, leur contrôle et leur utilisation (...) apporte quelques avantages non négligeables » (*ib.*).

RÉFÉRENCES

- Abric, J.-C. (2001). Poker et recherches sur les conflits. In F. Buschini & N. Kalampalikis (Eds.), *Penser la vie, le social, la nature. Mélanges en l'honneur de Serge Moscovici* (pp. 295-300). Paris : Éditions de la MSH.
- Abric, J.-C., Faucheux, C., Moscovici, S., & Plon, M. (1967). Rôle de l'image du partenaire sur la coopération en situation de jeu. *Psychologie Française*, 12(4), 267-275.
- Arendt, H. (1958). *The Human Condition*. Chicago: University of Chicago Press.
- Billig, M. (2015). The myth of Kurt Lewin and the rhetoric of collective memory in social psychology textbooks. *Theory & Psychology*, 1-16, DOI: 10.1177/0959354315594255.
- Delouvée, S., Kalampalikis, N., & Pétard, J.-P. (2011). There is nothing so practical as a good... history. Kurt Lewin's Place in the Historical Chapters of French-language Social Psychology Textbooks. *Estudios de Psicología*, 32(23), 243-255.
- Farr, R. (1993). Common sense, science and social representations. *Public Understanding of Science*, 2, 189-204.
- Papers on Social Representations, 25(2), 9.1-9.9 (2016) [<http://www.psych.lse.ac.uk/psr/>]

- Jodelet, D. (2015). *Représentations sociales et mondes de vie*. Paris : Éditions des Archives Contemporaines.
- Kalampalikis, N. (2013). Retour au milieu vital. In S. Moscovici, *Le scandale de la pensée sociale* (pp. 7-15). Paris : Éditions de l'Ehess.
- Kalampalikis, N., Delouée, S., & Pétard, J.-P. (2006). Historical spaces of social psychology. *History of the Human Sciences*, 19(2), 23-43.
- Moscovici, S. (2013). *Le scandale de la pensée sociale*. Paris : Éditions de l'Ehess.
- Pétard, J.-P., Kalampalikis, N., & Delouée, S. (2001). Les histoires de la psychologie sociale dans ses manuels. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 52, 59-80.
- Schütz, A. (2007). *Essais sur le monde ordinaire*. Paris : Félin.
- Smith, B. (1995). Common sense. In B. Smith & D.W. Smith (Eds.), *The Cambridge Companion to Husserl* (pp. 394-437). Cambridge : Cambridge University Press.

NIKOS KALAMPALIKIS: est Professeur de psychologie sociale à l'Université Lyon 2 où il dirige le laboratoire GRePS (EA 4163) et membre du comité directeur du Réseau mondial Serge Moscovici (REMOSCO) à la Fondation Maison des sciences de l'homme. Ses recherches portent sur la pensée sociale d'un point de vue symbolique, historique et anthropologique. Il a édité récemment deux ouvrages avec Serge Moscovici (*Raison et cultures*, 2012 ; *Le scandale de la pensée sociale*, 2013) aux Éditions de l'Ehess, ainsi que le dernier ouvrage de Denise Jodelet (*Représentations sociales et mondes de vie*, 2015) aux Éditions des Archives contemporaines (contact: nikos.kalampalikis@univ-lyon2.fr).